

semer des calcaires de toute espèce, des fourrages de toute espèce, avec toute espèce de soins; c'est de mettre en toute chose de l'ordre, de la propreté, de l'activité, de l'intelligence.

Le mouvement que nous voyons actuellement dans la production agricole se développera de toutes ces manières dans une progression incalculable, par la loi des forces qui se combinent dans l'accélération de vitesse des corps et dans l'accroissement de vie des individus.—PIERRE MÉHEUST.

Conseils aux cultivateurs

La ferme est la plus importante de nos manufactures, et la seule peut-être qui, donnée du privilège de produire sans dévorer le producteur, développe chez lui la force et la santé.

En entrant dans la ferme, rappelons nous une parole sensée de M. Bous-singault: «On peut, dit-il, à première vue, juger de l'intelligence d'un cultivateur par le soin qu'il donne à son fumier.»

Ajoutons :

On peut juger du degré d'intelligence d'une fermière par le soin qu'elle donne à son foyer.

Fumier et foyer, voilà les deux bases de la vie agricole.

Le fumier est l'aliment des futures moissons, le réservoir de vie et d'âme de nos champs: en lui et par lui se ruine, de la terre à la plante et de la plante à la bête, tout ce qui a vécu. Mais, durant des siècles, le paysan a vu ses maîtres, l'épée au côté, jeter vers le fumier un oeil de dégoût. Lui aussi, — le pauvre homme! — il se mit à dédaigner le fumier. Oh! diable l'aristocratie va-t-il se nicher! j'ai oui une vicomtesse s'écrier qu'elle ne voulait pas qu'on lui salât sa terre avec ces ordures; — ordures précieuses, Madame, dont la nature, par un miracle de chimie organique, vous fera du blé, des fleurs et des fruits. Le soleil, l'air pur, la rosée, moins fière que vous, s'allieront à ce vil fumier et deviendront la substance même des plus délicats, des plus sains produits de votre domaine. — Et toi, pauvre homme, si peu soucieux de ta vraie richesse, n'oublie pas que ce fumier, c'est de la vie et du sang.

L'ignorance de nos paysans de ce côté, est, on peut le dire, coupable. On en voit mettre leur tas de fumier en communication, par une rigole avec la rivière ou l'égoût, pour en laisser s'écouler la partie liquide. Ils l'étalent au soleil, à la pluie, comme on ferait d'une substance inerte. Nul soin pour en conserver les gaz et les sels.

En face des révélations de la science, voilà comment le paysan traite sa matière première, le fumier!

Et son verger, hélas! comment le soigne-t-il! Le pommier est l'arbre d'or et c'est de tous les végétaux celui qu'on y néglige, qu'on y maltraite le plus. La plupart sont brisés, tortus, couchés à terre, rabougris, dévorés de gommages, de monstres, de lichens. C'est à coup de parole que se fait la récolte: on abat ainsi les lambourdes, on brise les branches. Pour avoir la récolte de l'année présente, on détruit la récolte de l'année suivante. Il est vraiment triste que les cultivateurs n'aient pas d'eux-mêmes encore renoncé à tous les procédés barbares venus des temps d'ignorance. Nos cultivateurs affranchis agissent comme agissaient les serfs du moyen âge, qui souvent, par dépit contre leurs maîtres, n'avaient d'autre but que d'appauvrir les vergers et les champs. Il y eut toujours, en ce temps là, un commencement ou un reste de jacquerie dans la façon de cultiver le champ du seigneur. Ne pouvant exercer leurs bâtons sur les épaules du maître, ils s'en vengèrent sur l'arbre et la bête. Le plaisir du manant était moins dans l'action de récolter les pommes que dans celle de battre le pommier. Aussi s'endormaient-ils à cœur joie, et de père en fils, ce bel usage s'est transmis jusqu'à nous. Il semble qu'il soit temps d'y renoncer; il faudrait, une fois pour toutes, dire aux cultivateurs: «Messieurs, ne prenez jamais de vue, même en matière de culture, le précepte de ne pas faire aux autres ce que vous ne voudriez pas qui vous fut fait. Ce précepte que vous devez appliquer d'abord à votre famille puis à vos serviteurs, il faut l'appliquer un peu même aux animaux, même aux vergers et aux champs. Il vous faut, à vous, bons gens, pour vous bien porter, la vie abondante et saine, le bon air, la propreté, le soleil; il faut tout cela aussi à vos arbres. Le trop de chaleur, le trop de froid vous gêne, il gêne aussi vos pommiers.

Vous n'aimez point à recevoir des coups, n'en donnez pas à vos arbres; ne les inutilez pas; s'ils ont des plaies, pansez-les avec soin; s'il faut leur amputer un membre, yvez recours à une main habile et à un bon instrument, comme vous le feriez pour vous-mêmes.

«A l'avenir, ne soyez donc plus au milieu de votre propre verger comme des sauvages en pays ennemi.»

En bien des endroits encore, pour tous soins, on *cherfouit* un peu le pied de chaque arbre, besogne à peu près inutile lorsque les racines rayonnent à 9 ou 12 pieds de sa lige. Ce qu'il faut au pommier, ce sont de bons supports dans sa jeunesse, de doux arrosages de purin étendu d'eau, et surtout le nettoyage.

Le nettoyage, en toute chose, est donc le point principal auquel il faut rappeler sans cesse les paysans. Nettoyage des bœufs, nettoyage des champs, nettoyage des vergers, nettoyage des bâtiments ruraux. Ils ne savent pas que la propreté c'est l'économie; que le bétail entretenu proprement se porte mieux, engraisse plus vite; que par les absorptions de la peau, une partie des forces vitales se repare et qu'une peau malpropre, cessant de fonctionner, est pour le sang une cause d'appauvrissement qui souvent détermine des épizooties.

Le paysan ignore que ses bestiaux vivent d'air et de lumière. Plus ils en manquent et plus il est content. Il les entasse dans des bâtiments bas, étroits, sombres, sous prétexte qu'en hiver ils y auront plus chaud. Hélas! les pauvres bêtes y sont dans une humidité constante, toujours mouillées des vapeurs de leur respiration, et la moindre porte ouverte, en un instant les couvie de givre.—E. NOEL.

(A continuer.)

Travaux du mois de mars

Pendant ce mois les travaux des attelages sont les mêmes que ceux des deux mois précédents.

Il faudra encore au commencement de mars faire la revue des fourrages et refaire les calculs dont nous avons parlé.

Chez les cultivateurs soigneux, tous les battages sont terminés à l'époque actuelle et la dime payée; car, en attendant trop tard, on s'expose trop à perdre par les dégâts que font les rats et les souris.

Le mois de mars étant un peu moins froid que les précédents, on pourra donc actuellement réduire la quantité de litière.

On continue à charroyer et à mettre en dépôt le fumier destiné aux récoltes du printemps. Mais ces dépôts ne sont pas sans inconvénients: entre autres l'augmentation des charroyages, et surtout la perte du purin (eau de fumier).

Quelques cultivateurs agissent différemment: ils conduisent le tas de fumiers sur les champs, le déposent en petits tas et le laissent dans cette situation jusqu'au moment de l'ensoufflage. Cette pratique est un contresens. Ces tas de fumier, lavés par les pluies et les eaux provenant de la fonte des neiges, s'engraissent que l'étendue de terrain sur laquelle ils reposent, cette dernière même devient trop riche; tandis que la matière pailleuse que l'on répand ensuite engraisse très-mal le reste du champ. De sorte que la récolte y est presque toujours très-inegale; chétive sur les endroits qui n'ont reçu que les paillettes, et très-fortes en paille sur ceux qu'occupaient les tas; cette inégalité peut se faire remarquer même pendant plusieurs années, si la fumure a été abondante.

La mise du fumier en gros morceaux est encore préférable à cette dernière opération et, malgré ses inconvénients, on devra y avoir recours, si on prévoit qu'il y aura accumulation de travaux au retour du printemps.—J. D. S.

Petite chronique

— Une assemblée s'est tenue le 7 courant à Compton, dans laquelle il a été résolu, presque unanimement, d'accepter l'octroi annuel de 2,200 piastres que le gouvernement a généreusement offert pour l'établissement d'une ferme modèle et d'une école d'agriculture dans le comté de Compton, à condition que les électeurs fournissent six à sept mille piastres!

Plusieurs messieurs contribueront à cette institution entre autres